

Une Lanterne



n° 248



1° Lecture du livre du prophète Isaïe (Is 5, 1-7)

Je veux chanter pour mon ami le chant du bien-aimé à sa vigne: Mon ami avait une vigne sur un coteau fertile. Il en retourna la terre, en retira les pierres, pour y mettre un plant de qualité. Au milieu, il bâtit une tour de garde et creusa aussi un pressoir. Il en attendait de beaux raisins, mais elle en donna de mauvais. Et maintenant, habitants de Jérusalem, hommes de Juda, soyez donc juges entre moi et ma vigne ! Pouvais-je faire pour ma vigne plus que je n'ai fait ? J'attendais de beaux raisins, pourquoi en a-t-elle donné de mauvais ? Eh bien, je vais vous apprendre ce que je ferai de ma vigne : enlever sa clôture pour qu'elle soit dévorée par les animaux, ouvrir une brèche dans son mur pour qu'elle soit piétinée. J'en ferai une pente désolée ; elle ne sera ni taillée ni sarclée, il y poussera des épines et des ronces ; j'interdirai aux nuages d'y faire tomber la pluie. La vigne du Seigneur de l'univers, c'est la maison d'Israël. Le plant qu'il chérissait, ce sont les hommes de Juda. Il en attendait le droit, et voici le crime ; il en attendait la justice, et voici les cris de détresse.

Pierre de Beaumont, dans sa traduction de la Bible (supervisée par le P. Lyonnet, de l'institut Pontifical Biblique de Rome) écrit que le livre transmis par la Bible sous le nom d'Isaïe est reconnu comme l'œuvre de trois auteurs ou de trois groupes d'auteurs différents. Leurs textes ont été composés entre 740 et 700, 550 et 538, 450 et 400 : sur une période de trois siècles !

Le premier livre est en grande majorité écrit par Isaïe, membre d'une famille de Jérusalem qui, manifestement, était capable de parler d'égal à égal avec les plus hauts dirigeants du pays. Né après 770, Isaïe semble être intervenu dans la politique au temps du puissant roi Osias. Sa vocation, comme il le rapporte, remonte à l'année de la mort du roi, en 740.

Pour comprendre ses *oracles*, il faut certaines notions de l'Orient de 740 à 700. Le Royaume du Nord (dit d'Israël ou Samarie) garde l'illusion de la puissance et tente d'organiser la lutte contre la force croissante de l'empire d'Assyrie dont la capitale est Ninive.

Dans ce but, il veut obliger le Royaume du Sud (dit de Juda ou Jérusalem) à se liguier avec lui et la Syrie contre Ninive. Le roi de Jérusalem, Akaz, refuse et les syro-israélites viennent assiéger la ville en 735-734 (avant l'an « zéro » de notre ère, les dates sont décroissantes !). Ils veulent déposer ce descendant de David et le remplacer par un dignitaire qui croit à la possibilité de vaincre les mésopotamiens.

En même temps, ils tentent d'amener avec eux, l'Egypte, un grand pays d'Orient, pour qu'elle leur envoie des troupes pour les soutenir. Akaz pense qu'il est perdu et fait appel au soutien de l'Assyrie (contre reconnaissance de vassalité).

C'est là qu'intervient Isaïe : il refuse cette vassalité mais récuse aussi toute alliance avec l'Egypte qu'il pense incapable d'arrêter la progression de Ninive. En 721, Samarie tombe. Jérusalem subsistera encore un certain temps. Mais en 704, Sennakérib, roi d'Assyrie, dévaste Juda et assiège Jérusalem. Isaïe prêche la résistance. Sennakérib se retire. Juda tiendra encore pendant un siècle.

C'est cette histoire compliquée et dramatique que nous font revivre les « oracles » d'Isaïe, dans un style dont la puissance, la beauté, l'adéquation de l'image à la pensée ne sont dépassées nulle part ailleurs dans la Bible, écrit C. de Beaumont. Cet homme d'action est sans doute le premier personnage qui ait été hanté par le rêve d'une humanité entièrement pacifiée, qui ait pensé la défaite de l'injustice, de la guerre et même de la mort. Il est allé jusqu'à parler d'une mutation cosmique, tant il a été choqué par la violence des humains, mais aussi par celle qui règne dans la nature.

Tout cela est dit avec une extraordinaire violence d'images. Le lecteur qui approfondit Isaïe, peut entrer dans le domaine émouvant et grandiose de la plus haute poésie. Notre passage en est un exemple avec le célèbre chant de la vigne que l'on peut dater, avec assez de vraisemblance, de l'an 737. Ce poème est un chant d'amour, mais d'un amour déçu. Image de la relation qui lie Dieu à son peuple !

C'est cette image d'Isaïe qui est reprise dans la parabole que nous lisons dans l'évangile.

Evangile selon saint Matthieu (Mt 21, 33-43)

En ce temps-là, Jésus disait aux grands prêtres et aux anciens du peuple : « Écoutez cette parabole : *Un homme était propriétaire d'un domaine ; il planta une vigne, l'entoura d'une clôture, y creusa un pressoir et bâtit une tour de garde. Puis il loua cette vigne à des vigneron, et partit en voyage. Quand arriva le temps des fruits, il envoya ses serviteurs auprès des vigneron pour se faire remettre le produit de sa vigne. Mais les vigneron se saisirent des serviteurs, frappèrent l'un, tuèrent l'autre, lapidèrent le troisième. De nouveau, le propriétaire envoya d'autres serviteurs plus nombreux que les premiers ; mais on les traita de la même façon. Finalement, il leur envoya son fils, en se disant : 'Ils respecteront mon fils.'* Mais, voyant le fils, les vigneron se dirent entre eux : 'Voici l'héritier : venez ! tuons-le, nous aurons son héritage !' Ils se saisirent de lui, le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Eh bien ! quand le maître de la vigne viendra, que fera-t-il à ces vigneron ? » On lui répond : « Ces misérables, il les fera périr misérablement. Il louera la vigne à d'autres vigneron, qui lui en remettront le produit en temps voulu. » Jésus leur dit : « N'avez-vous jamais lu dans les Écritures : *La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle : c'est là l'œuvre du Seigneur, la merveille devant nos yeux !* Aussi, je vous le dis : Le royaume de Dieu vous sera enlevé pour être donné à une nation qui lui fera produire ses fruits. »

La parabole des « vigneron homicides » est donnée par Mc, Mt et Lc. Plus courte et plus simple, on la retrouve dans l'Évangile de Thomas qui, quoique contenant des idées gnostiques (et pour ce, non inséré dans le Canon du Nouveau Testament), ne rapporte pas moins assez souvent, une tradition primitive, rassemblant des « paroles » de Jésus, comme le Document Source. Il semble que le texte de « Thomas 65 », reflète un état plus primitif de la parabole. Le texte ne contient pas la citation d'Isaïe du début, ni la finale (vengeance du maître, citation du psaume 118). Le voici, pour info :

Jésus a dit : « Un homme riche possédait une vigne. Il la confia à des cultivateurs pour qu'ils la travaillent, afin d'en récolter le fruit de leurs mains. Il envoya son serviteur recevoir le fruit de la vigne, des cultivateurs. Ils s'emparèrent du serviteur et le frappèrent ; encore un peu et ils l'auraient tué. Le serviteur s'en alla le dire à son maître. Celui-ci dit : " Peut-être ne l'ont-ils pas reconnu , " Il envoya un autre serviteur : les cultivateurs le frappèrent lui aussi. Le maître envoya alors son fils, se disant : " Peut-être respecteront-ils mon fils. " Comme les cultivateurs savaient que

... c'était lui l'héritier de la vigne, ils s'en saisirent et le tuèrent. Que celui qui a des oreilles pour entendre entende ! »

Les spécialistes disent que les textes les plus anciens sont les plus courts, car peu chargés par les interprétations et rajouts postérieurs. Ils notent que généralement Jésus utilise des paraboles pour enseigner les foules anonymes, or ici il adresse la parabole aux grands prêtres et anciens. Enfin, dans la parabole initiale, Jésus laissait le soin aux auditeurs de tirer la conclusion ; à présent elle est devenue une allégorie qui raconte l'histoire du salut et où les personnages sont identifiables : le propriétaire, c'est Dieu ; la vigne plantée, c'est Israël ; les serviteurs sont les prophètes ; Jésus y devient le « fils » envoyé en dernier ; et il annonce sa mort prochaine et s'affirme comme la pierre d'angle. Enfin, il y a une morale (vengeance), et le tout se termine par le transfert de la mission d'Israël à un autre peuple !

Si Jésus a pu prononcer la parabole initiale, il est certain que l'ajout de la citation du Ps 118 (*La pierre rejetée... est devenue la pierre d'angle*) est un ajout de l'Église primitive qui utilisait cette image pour évoquer la résurrection de Jésus, car très tôt les chrétiens ne parlaient jamais de la mort du Maître sans la mentionner !

Les évangélistes ont transformé le chant d'Isaïe en simple récit. On sent aussi le déplacement des accents, du prophète aux rédacteurs chrétiens : si le premier se lamentait sur la relation d'amour déçu entre Dieu et son peuple, les seconds préfèrent dénoncer le comportement irresponsable des métayers qui sont la figure du peuple choisi pour gérer le projet de Dieu sur l'humanité. Ce sont bien eux qui sont visés : ils ne donnent pas les fruits attendus, trahissent la confiance du propriétaire, martyrisent les prophètes, et vont jusqu'à tuer le « fils ». Cette parabole* a été transformée en allégorie*, elle est devenue une lecture anticipée de la Passion, écrivent C. et J-P. Deremble. Les évangélistes devancent l'issue du drame.

Mais, par menues touches, Mt a mené plus loin le texte de Mc. Il lui ajoute la mention du « temps de fruits » (idée de la venue du Royaume), la notion de propriété (Mc ne parlait que d'un homme, Mt insère « propriétaire » (pour bien noter que Dieu est maître du monde, et que l'humain doit respecter cet ordre en restant humble). Notre évangéliste renforce aussi la violence des vigneron (si Mc parlait de s'emparer et frapper les serviteurs, Mt ajoute tuèrent et lapidèrent. Il insiste sur la patience du propriétaire (il envoie des serviteurs plus nombreux, précise-t-il). Enfin, là où Mc se contentait de dire que le maître tuera les ouvriers et donnera la vigne à d'autres, Mt parle d'une réplique en miroir de la faute : *Ces misérables*, il les fera périr, *misérablement* : ils connaîtront une mort pitoyable, à la mesure de leur pitoyable comportement. Mt, sans doute en fonction des relations difficiles de sa communauté chrétienne avec les juifs à son époque, alourdit à la fois la faute et la peine.

Ceci dit, il pointe aussi, ce que ne faisait pas Mc, la responsabilité des nouveaux fermiers : à eux de produire du fruit en temps voulu. Comme les premiers vigneron, les chrétiens sont invités à la même exigence de fruit à porter que les premiers ouvriers de la vigne de Dieu.

Du texte de la parabole primitive (Evangile de Thomas), en passant par Mc, pour en arriver à Mt, nous pouvons constater l'évolution d'un texte au fil de la tradition !

D'après Claude Tassin : [*] Qu'est-ce qu'une parabole ? Qu'est-ce qu'une allégorie ?

Une parabole est un récit qui caractérise une situation, mais sans la dire explicitement. Et si on ne la dit pas, c'est pour que l'auditeur ou le lecteur veuille bien y retrouver son cas.

Exemple. Le prof de musique s'est absenté de la classe, et c'est le chahut. Le surveillant arrive, tout le monde se calme. Alors il leur dit : « Quand le chat est parti, les souris dansent, n'est-ce pas ? » C'est une parabole : *De même que* lorsque le chat s'en va, les souris en profitent, *de même* le prof étant parti, vous en profitez !

Imaginez maintenant qu'un élève lui rétorque : « Eh ! M'sieur, on n'est pas des souris ! » Sans le savoir, il vient de transformer la parabole en *allégorie*, c'est-à-dire que ...

... chaque détail de l'énoncé est interprété : le chat = le prof de musique ; les souris = les élèves. Or, ce passage de la parabole à l'allégorie fausse le jeu, car une parabole ne s'interprète pas dans les détails, elle offre simplement une situation type pour que tout le monde puisse s'y retrouver, comme dans nos fables. Dans « le corbeau et le Renard » de La Fontaine, on ne se demande pas qui est le Corbeau et qui est le Renard (voir page 5 pour les lecteurs qui ne sont pas de culture française), c'est l'histoire qui fait sens, et ce sens on le trouve, dans une parabole, dans ce que l'on appelle « la pointe ». Pour en revenir à l'histoire du chat et des souris, c'est l'absence de l'autorité qui libère la spontanéité.

Nous avons un exemple du passage de la parabole à l'allégorie dans la parabole du Semeur qui sème partout. En expliquant ce qu'est la graine, qui est le semeur, qui sont les différents terrains, on passe à l'allégorie, qui réduit le sens premier.

Pour Mt, les « fruits » symbolisent la conduite que Dieu attend de chaque être humain : une ouverture du cœur à l'amour (que l'on appelle conversion), des actes de bonté révélant la valeur de la personne (à bon arbre, bon fruit), des gestes de miséricorde. Pour Mt, Israël a privé Dieu des fruits attendus et son texte tente d'évoquer les étapes de ce refus. En remodelant le texte, Mt annonce alors un double « jugement » : le 1^o a déjà été fait par la destruction de Jérusalem, lue par les premiers chrétiens comme une condamnation des institutions religieuses d'Israël, mais viendra le second : celui de l'Eglise ! Mais Mt va '*nuancer*' ... texte de dimanche prochain !

Homélie 27° dimanche (le 4/10 : Lézignan : 11h, Foncouverte : 17h)

Faire un bon vin, tel est, dans le langage symbolique biblique, ce que Dieu attend de nous ! Mais que représentent ces fruits de la vigne que nous sommes invités à produire ? Dès les commencements, dit la Bible, Dieu a voulu laisser la Création sous la responsabilité de l'Humanité : « Dominez la terre » (cf. Genèse 1,28). Certes, il y a des milliards d'êtres humains qui travaillent, il y a des artisans, des ouvriers, des chercheurs en tout genres... Pour produire, on produit ! Cependant, sans vouloir minimiser le résultat de tant de labeurs, est-ce là le vrai fruit que Dieu attend de nous ?

Si l'être humain n'était qu'un animal pensant, nous pourrions répondre 'oui'. Seulement, au sein de la Création, nous sommes les seuls à être « à l'image et à la ressemblance de Dieu » dit encore la Bible. Et voilà qui change la donne, voilà qui nous fait dire que les fruits que nous avons à produire sont eux aussi à l'image et à la ressemblance des dons de Dieu. Or, St Jean écrit dans sa première lettre que « Dieu est amour » (1 Jn 4,8). Les fruits que nous devons donner ce sont des actes d'amour pour faire le vin que Dieu attend de nous pour réjouir notre cœur éternellement.

C'est là, une lourde responsabilité que de produire des fruits pour en faire un vin divin au sein de notre monde. C'est aussi une grande difficulté comme le signale le texte d'Isaïe. Car l'amour purement humain semble ne pouvoir donner que de « la piquette » ! C'est là que l'image de la Vigne vient nous éclairer. En effet, on sait que s'il n'y avait pas l'intervention du vigneron, le jus des raisins ne produirait que du vinaigre : C'est là une loi de la nature. Cela nous aide à comprendre que sans l'intervention de Dieu, notre amour humain ne peut donner le vin désiré par Dieu pour son royaume. Toute vie affective fermée à l'intervention du « divin vigneron », produit beaucoup d'aigreurs : nous ne pouvons que le constater.

Néanmoins, Dieu nous laisse libres, nous mettant face à nos contradictions. Mais à ceux qui ouvrent leur cœur, il donne les moyens de porter de beaux fruits capables de produire ce vin délicat qui, lui, remplit le cœur de joie. Cela ne veut pas dire qu'avant Jésus, l'humanité ne possédait pas des recettes pour faire du « vrai vin » (pour aimer vraiment), car l'amour a toujours été à la disposition des cœurs droits et sincères ! La Bible nous montre comment, depuis toujours, Dieu est à l'œuvre.

Cependant, nous savons que les vignerons cherchent toujours à améliorer leur produit, à faire des vins nouveaux de plus en plus affinés, tendant vers la perfection (jamais inaccessible ici-bas). On peut dire alors que, s'il existait plusieurs manières pour atteindre une bonne « vinification » de l'amour, il a fallu l'intervention d'un œnologue spécialisé, pour nous montrer la manière de faire un vin nouveau, « au top du top ».

S'il existait, conjuguée selon les cultures, la méthode ancestrale : « Aimez-vous », nous avons à présent une nouvelle donne : « Aimez-vous, *comme je vous ai aimés !* ». Voilà la nouvelle méthode pour donner des grappes vermeilles qui donneront un jus capable de fermenter sans tourner au vinaigre afin de remplir nos cœurs d'une boisson au tanin du divin, qui ne se piquera pas. Nous avons tout désormais, pour permettre à notre amour de se bonifier et de réjouir ceux qui viennent boire à notre tonnelet !

Tout est là, à notre disposition... mais encore nous faut-il peut-être réaliser la faiblesse de notre amour humain, la fragilité de notre capacité à aimer pour oser enfin aller frapper à la porte de l'œnologue divin, afin qu'il vienne remettre de l'ordre dans notre cave, nettoyer notre cuve, et nous apprendre à faire, avec nos petites grappes, nos grappillons d'amour, le vin nouveau au goût du Royaume !

Mais l'évangéliste nous donne un avertissement. Nous avons tout, et nous sommes responsables de ce nouveau breuvage, mais attention de ne pas transformer le repère initial, sinon, c'est à d'autres que sera confiée la cave du Maître céleste ! Attention aux édulcorants, à la falsification, aux fausses étiquettes, à vouloir se substituer à l'œnologue divin, à faire finalement un vin frelaté que l'argent, l'ennemi de l'amour, sait si bien fabriquer et proposer sur le marché mondial du religieux !

Le Corbeau et le Renard

Maître Corbeau, sur un arbre perché,
Tenait en son bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché (1),
Lui tint à peu près ce langage :
"Hé ! bonjour, Monsieur du Corbeau.
Que vous êtes joli ! que vous me semblez beau !
Sans mentir, si votre ramage (2)
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix (3) des hôtes de ces bois. "
A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie (4) ;
Et pour montrer sa belle voix,
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, et dit : "Mon bon Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute :
Cette leçon vaut bien un fromage, sans doute (5). "
Le Corbeau, honteux et confus,
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus.

(1) alléché : mis en appétit.

(2) ramage : "Le cri ou le chant naturel d'un oiseau. Chaque oiseau a son ramage particulier.

(3) Phénix : oiseau fabuleux, mythique, au plumage magnifique, qui après de nombreux siècles de vie, mourait consumé par le feu, et renaissait aussitôt de ses cendres. Par extension, être unique en son genre.

(4) ne se sent pas de joie : est hors de lui par suite de sa joie, est très content.

(5) sans doute : assurément